

Un opéra cosmique

Alexandre Fontaine Rousseau

Numéro 176, février–avril 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80969ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)


1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fontaine Rousseau, A. (2016). Un opéra cosmique. *24 images*, (176), 46–46.

Anakin Skywalker finissait par être le maître d'œuvre de tous les désastres qu'il tentait d'éviter. Tragédie géopolitique intergalactique, les épisodes 1 à 3 représentent finalement la tentative ambitieuse de réaliser ce véritable *space opera* que les premiers épisodes ne faisaient qu'esquisser. Pour le meilleur et pour le pire, *The Force Awakens* quitte ce territoire homérique pour renouer avec un monde de jeunes amis en lutte contre un empire démoniaque. Dans *The Revenge of*

the Sith, Lucas commençait son film par cette affirmation : « Il y a des héros dans les deux camps. Le mal est partout. » Difficile d'imaginer un tel constat chez Disney. 

1. *Attack of the Clones* (2002) fut le premier film à grand budget entièrement tourné en numérique.
2. Voir à cet égard cette analyse jubilatoire des enjeux politiques et idéologiques dans *Star Wars* : <https://www.jacobinmag.com/2015/12/star-wars-the-force-awakens-empire-joseph-campbell-george-lucas/>

Un opéra cosmique

Space opera. Le terme en soi implique une musicalité que *Star Wars* assume totalement. Il ne fait aucun doute, en effet, que la saga créée par George Lucas peut être considérée (voire analysée) à la manière d'un gigantesque « opéra de l'espace », un récit cosmique entièrement raconté par l'entremise de la musique, dans lequel certaines idées sont évoquées par l'entremise d'un rappel mélodique et certains personnages représentés par l'apparition récurrente d'un thème familial. Quel impact aurait ce mythe générique défilant au début de chaque épisode de la série, sans cet accompagnement symphonique triomphant qui donne d'emblée le ton de ce qui va suivre ?

La codification même de *Star Wars* repose sur l'utilisation cohérente et surtout systématique de la musique. Chaque scène y paraît portée par la trame sonore ; et c'est cette même trame sonore qui assure très fréquemment la transition d'une scène à l'autre. Le récit n'est qu'un enchaînement de moments pour ainsi dire cristallisés sous la forme d'une suite de compositions qui possèdent une fonction intrinsèquement narrative. Le combat opposant Obi-Wan Kenobi et Qui-Gon Jinn à Darth Maul, à la toute fin de *The Phantom Menace*,

se résume à cet air dramatique, porté par des chœurs tragiques, qui l'accompagne. Quant à la menace totalitaire que représente l'Empire galactique, elle semble contenue tout entière dans cette autoritaire marche impériale qui traverse *The Empire Strikes Back*.

En ce sens, c'est véritablement le travail de John Williams qui lie les uns aux autres ces sept films, disparates et de qualité inégale. L'unité stylistique de la franchise repose sur la logique interne qui régie ce vaste répertoire musical érigé au fil du temps ; et la simple résurgence d'une suite de notes entendue dans un autre contexte suffit pour créer des liens et insuffler à une histoire plutôt rudimentaire une portée épique étonnante. *The Force Awakens* fonctionne d'ailleurs à la manière d'une mélodie familière qui en appelle une autre, entendue autrefois, dont le souvenir redouble la force dramatique du spectacle qui se déploie à l'écran. Le travail de Williams, à cet égard, semble plus que jamais assurer l'adhésion de ces images à toute une mythologie (et tout un bagage émotionnel) sans l'apport de laquelle elles perdraient leur résonance particulière. — Alexandre Fontaine Rousseau

Jurassic World, de l'exception au modèle

Nous faisons état, dans un article du numéro 175 de *24 images* intitulé *Le triomphe de la franchise*, du cas de figure particulier que semblait constituer *Jurassic World* dans l'écosystème contemporain de la franchise. À la fois relance et répétition, le film de Colin Trevorrow relevait en effet de l'œuvre hybride, à mi-chemin entre la logique de reprise de la série traditionnelle et l'établissement d'une nouvelle chronologie continue. Mais il paraît intéressant de souligner que, depuis, de nombreux films, dont bien évidemment *Star Wars: The Force Awakens*, nous sont apparus comme étant tributaires de ce modèle. Est-ce un hasard si Trevorrow a été mandaté pour réaliser l'épisode final de cette nouvelle trilogie, dont la sortie est prévue pour 2019 ? On est en droit de se le demander.

Chose certaine, cette forme combinant les caractéristiques du *remake* et de la suite donnera de nombreuses munitions aux critiques sceptiques si elle en venait à proliférer de manière exponentielle durant les années à venir. La tendance confirmerait de façon définitive cette impression qu'une panne d'inspiration généralisée est en passe de scléroser une bonne fois pour toutes le cinéma hollywoodien, plus que jamais enclin à rechercher le confort des valeurs sûres. On peut en tout cas certainement y voir

la concrétisation ultime de cette théorie cynique selon laquelle le grand public ne cherche au fond qu'à se faire raconter encore et toujours la même histoire : non seulement peut-on lui servir des suites à n'en plus finir, mais aussi carrément lui refaire le même film *ad vitam aeternam*.

On notera que c'est un autre grand succès de la fin des années 1970, le fameux *Rocky* de John G. Avildsen, qui sert d'inspiration à un troisième spécimen type de cette mouvance : le *Creed* de Ryan Coogler. Tout comme *Star Wars*, le film procède au passage du flambeau d'une génération à la suivante, Sylvester Stallone cédant symboliquement son titre au jeune Michael B. Jordan neuf ans après l'ultime retour sur le ring qu'il effectuait dans le *Rocky Balboa* de 2006. La star Stallone possède en quelque sorte le pouvoir de couronner son successeur, tout comme le font Harrison Ford, Carrie Fisher et Mark Hamill dans *The Force Awakens*, en offrant leur bénédiction aux John Boyega, Daisy Ridley et Adam Driver qui peuplent ce nouvel univers. Ce faisant, Stallone nous rappelle que si la franchise domine désormais le paysage du cinéma hollywoodien, c'est encore et toujours la figure éternelle de la star qui lui confère un visage humain. — Alexandre Fontaine Rousseau